

CHAPITRE PREMIER.

LE SENS DE BYZANCE ET SA FORMATION (IV-E - V-E SIÈCLE) ¹

I.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Le vieux Polybe mentionne déjà l'excellence de la cité de Byzance, à laquelle les peuples de la Mer Noire fournissaient du blé, du miel, de la cire, de l'huile, des fourrures précieuses, des salaisons, les cités grecques de la Mer elles-mêmes des poissons en abondance. De larges champs de blé entouraient l'ancienne ville. C'était comme un *trifinium* entre la Thrace, à laquelle elle tenait à peine, l'Asie Mineure et le Pont. Le maître de Constantinople avait naturellement la surveillance des îles de l'Archipel, qui relie la côte de la Thrace à celle de l'Asie, à celle de l'Hellespont et à la lointaine île de Crète, la clé de la route qui mène au continent africain. Il y avait là une position centrale pour les possessions de l'Est impérial et, au point de vue militaire, économique et cultural, une capitale incomparable ².

Mais pour toute une histoire, tant de fois séculaire, qui a groupé, mélangé et confondu tant de civilisations jusque là différentes et même ennemies, „Byzance“ est un nom qui vient de notre besoin de distinguer des choses qui à leur

¹ M. Diehl aussi considère, dans ses *Études byzantines*, Paris, 1905 (p. 56), le V-e siècle comme „pré-byzantin“. Krumbacher et Pargoire commencent leurs ouvrages avec Justinien.

² Une brève histoire de l'ancienne Byzance dans Oman, ouvr. cité, p. 1 et suiv. Cf., sur son rôle au commencement du moyen-âge, Fuchs, dans les „Bayerische Blätter für das Gymnasialschulwesen“, LIX, année 1923, pp. 177-192. Cf. Gerland, *Byzanz u. die Gründung der Stadt Konstantinopel*, dans les „Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher“, 1933.

époque pouvaient bien être considérées comme identiques ; car sous ce titre, d'emploi tardif, plus ou moins légitimé — du moment que Constantinople n'a innové en aucun domaine et n'a présidé qu'à certains moments l'activité de certains domaines¹ — il y a une réalité, une longue et magnifique réalité qui recouvre un millénium entier, et le dépasse même.

L'histoire de cette réalité, qu'on a supposée être une simple permanence, bientôt décadente, et qui est, au contraire, un développement vivace, parfois hautement tragique, toujours particulièrement intéressant, doit être présentée dans le mouvement des éléments composant sa synthèse, qui est *une des formes les plus riches de la vie d'ensemble de l'humanité* ; à savoir : *Rome politique, hellénisme cultural et orthodoxie religieuse*, mais aussi continuation tenace d'un *orientalisme, d'un asiatisme*, qu'on a voulu mener jusqu'à la Chine lointaine et dont beaucoup de côtés ne sont connus que par leur dernière phase².

Il fallut donc traduire en grécité et en „chrétienté“ ce monde, resté romain de tradition, de devoir et d'honneur, de la Rome nouvelle. Ce travail d'adaptation fut poursuivi pendant trois cents ans au moins, si l'on admet que Justinien lui-même est à peine l'„empereur byzantin“. On a appelé „byzantin“ le type de civilisation qui en résulta. Le nom dit bien la chose.

J'ai dit que Byzance est un nom que les Byzantins n'ont jamais connu. Ils se nommaient : Romains, et en étaient très fiers ; le grec, — mais pas seulement le grec, aussi le syrien, le copte, l'arménien, — était leur langue habituelle, aussi bien dans la vie usuelle que dans l'Église et, à partir d'une cer-

¹ Pour M. Stein (ouvr. cité, p. 193 et suiv.) on aurait surfait même le rôle de Constantinople, mais l'exemple de son insignifiance sous les empereurs latins, qui n'eurent ni les liens de la tradition, ni la religion orthodoxe, ni la domination de la Mer, ne prouve rien.

² Voy. aussi L. Hahn, *Rom, Hellenismus und Orient*, dans les „Blätter für das Gymnasialwesen“ de Munich, XLIV (1908), pp. 673-686.

taine date, dans les actes de l'État. Le nom de l'ancienne ville hellénique sur les Détroits ne pouvait être pour eux que le souvenir d'école d'une vieille chose païenne, bonne à oublier, car rien du présent ne tenait à elle.

Mais il y eut bien une vie byzantine; il y a un art byzantin, une littérature byzantine. Pendant de longs siècles d'opiniâtre défense contre un monde barbare, assimilé moins qu'en Occident, mais tout de même assimilé aussitôt qu'il avait passé par le baptême orthodoxe, on trouve dans tous ces domaines des formes spéciales qui ne peuvent pas être confondues avec les autres.

On ne découvre pas, bien entendu, une création nouvelle, comme il n'y eut pas de nations neuves qui eussent conservé leur caractère avant le contact avec cette romanité chrétienne. La synthèse existe cependant et, pour l'avoir, à une date approximative qui se définit d'elle-même, il fallait pouvoir constater les quatre termes qui concoururent à la former.

Mais d'abord une question: Constantinople est-elle le début de ce monde hautement intéressant, ou bien fut-elle créée aussi pour exprimer un mélange qui depuis longtemps se formait, de ces éléments que la conquête romaine, renouvelant la „monarchie“ traditionnelle de l'Orient, mais avec des lois que n'avaient connues ni la Perse, ni les formes „monarchiques“ précédentes¹, et puis la conquête chrétienne avaient mis ensemble avec une tendance à se confondre? En d'autres termes, n'y a-t-il pas eu une „Byzance“, aux contours déjà presque dessinés avant l'existence de la ville qui devait la développer aussitôt par cette raison même qu'elle lui devait sa fondation même? La cité de Constantin, un mur de défense et un point d'appui, une tranchée vers l'Orient, avec des choses transportées à la plus grande gloire de l'empereur y résidant, ne se trouva-t-elle pas dès le début la capitale

¹ Voy. notre article dans le volume d'hommage pour Heisenberg de la „Byzantinische Zeitschrift“.

expressive d'un monde qui, provenant pour les trois quarts des milléniums de l'Orient, que Byzance, maintenant dominait, avait accepté d'être régi autrement que par les sacrées traditions exprimant la volonté immuable des dieux?

Ainsi, dès le début, on peut se demander si, bien que cette synthèse ne fût réalisée qu'assez tard—et nous continuons à admettre le VI^e siècle —, il n'y a pas eu avant la „Byzance“ dont on parle une autre, si donc ces quatre termes ne s'étaient pas rencontrés auparavant, s'ils n'avaient pas cherché à se confondre pour donner au monde la forme nouvelle qu'on appelle byzantine.

La réponse à la question posée plus haut ne peut être qu'affirmative.

Nous ne pouvons pas admettre pourtant, avec M. E. Stein¹, que le règne de Dioclétien commença une nouvelle époque dans la vie de l'Empire romain. Pour cet empereur innovateur, Nicomédie ne fut jamais ce que Constantinople a été pour Constantin; il finit, du reste, ses jours à Salone. Rien ne montre qu'il eût voulu faire de la ville bithynienne une vraie et durable capitale de l'Empire. En outre, ce Dalmate resta toujours très occidental. Enfin, et surtout, le persécuteur du christianisme ne pouvait pas ajouter le principal élément de la synthèse byzantine: l'orthodoxie chrétienne.

Mais, bien avant Justinien, Rome avait pénétré dans l'Orient avec sa façon de concevoir la monarchie traditionnelle qu'elle n'avait pas voulu conquérir, mais qui d'elle-même avait forcé les Romains à entreprendre une oeuvre qui ne dérivait pas nécessairement de la raison d'être de leur cité, devenue en Occident un vaste et puissant État. Bien avant ce règne qui proclama triomphalement la synthèse accomplie il y avait dans cet immense domaine, régi maintenant par les lois romaines, une chrétienté qui domina toute la pensée pendant quelque temps, qui la confisqua presque, rejetant

¹ *Geschichte des spätrömischen Reiches*, I, p. 1 et suiv. Il va jusqu'à affirmer qu'on a exagéré l'importance militaire de Constantinople.

tout ce qui paraissait étranger à son essence. Dès le troisième siècle la couronne de lauriers des empereurs acclamés dans les camps était remplacée par le cercle d'or des royautés impériales de ce monde de l'Orient où le dernier basileus avait été un Macédo-Hellène, imitateur des rois de la Perse et de l'Assyrie. Même avant la création de Constantinople, les nécessités de la défense, ainsi que le prestige d'un archaïque monde splendide et la séduction des plus grandes richesses avaient attiré l'énergie militaire et l'ambition politique romaine dans ces parages où allait fleurir, d'un essor si puissant, la société byzantine.

Mais, pour avoir Byzance, il faut quelque chose de plus : la *séparation définitive*, la *séparation matérielle* — car l'unité idéale subsista —, *d'avec les régions occidentales*.

Cette partie du monde romain avait pu être réunie à l'Orient et son *imperium* mystique avait été réduit à se confondre avec la *basileia* de l'Orient; elle n'en était pas moins restée distincte par le principe même de la plus ancienne vie à Rome, de même que par le caractère des provinces qui étaient entrées par la conquête dans l'État républicain, puis dans l'Empire. La vie des cités était entourée d'une campagne très vivace, qui influençait par ses coutumes patriarcales les habitants des villes aussi. Il y avait dans ces régions, en outre, une perpétuelle transformation venant d'une faculté infinie d'initiative et d'adaptation. Les formes une fois fixées n'étaient ici qu'un point de départ à la recherche d'autres formes, mieux correspondantes aux réalités qu'elles devaient recouvrir. Un flux incessant de nations en mouvement, de classes en évolution, d'idées qui s'élèvent et retombent, de coutumes qui s'imposent et qui disparaissent, c'est le pays du devenir, tandis qu'en Orient, depuis de longs siècles, l'effort se dépense à maintenir les types archaïques, vénérables, sacrés, qu'une nation passe à l'autre et qui représentent, sous le nom varié des sociétés qui se succèdent et des États qui se remplacent, une permanence indestructible.

Seulement lorsqu'ils seront confinés à l'Orient seul, Orient hellénique, Orient hellénisé, les „Romains“ de Constantinople, en train de devenir des „Rhomées“, pourront se gagner et se conserver leur physionomie définitive.

Jusque là on verra que l'Occidental, le Latin que fut Constantin n'était pas plus Byzantin que ce prédécesseur, introducteur de la monarchie, Dioclétien, l'Illyre latinisé des côtes de la Dalmatie où il préféra s'établir, pour ses derniers jours, dans cet immense palais de Salone, après avoir goûté, à Nicomédie et ailleurs, les tragiques voluptés de la plantureuse Asie. Lorsque sa carrière, difficile, de guerrier lui permit de prendre résidence, pacifiquement, dans une capitale, il sentit le besoin de transporter dans cet Orient où sur le Bosphore il avait découvert le meilleur poste d'observation contre les Goths – et pas contre les Asiatiques – ses Romains de langue latine.

On ne connaîtra jamais les débuts de cette ville impériale improvisée, commandée, à la façon des établissements grandioses que le monde dut à Alexandre-le-Grand, car, il ne peut pas y avoir de doute, ce fut l'exemple, à Alexandrie surtout, du conquérant inimitable, installé définitivement en Orient, qui séduisit le fils de Constance „le Pâle“ (Chlorus, Χλωρός) et de son amie Héléne. Constantinople dut être au commencement très „officielle“, et aussi latine que l'était restée l'ancienne Rome. Des privilèges ont été sans doute accordés aux arrivants, et on peut presque soupçonner une colonisation comme celle de Mohammed II, un millénium plus tard, qui, pour repeupler Constantinople ensanglantée par le massacre, fit venir par force des habitants de l'embouchure du Dniester et des cités d'Asie. Pendant des années, et pas seulement à la Cour et dans les offices, on parla latin.

Et, quant à la religion, les temples restèrent, jusqu'à celui de la Fortuna Imperatoris, que les Grecs appelèrent Tyché. Le christianisme, persécuté jadis pour son inimitié à l'égard de l'État, toléré ensuite sans aucun privilège écrit, avec pro-

messe de discipline¹, admis enfin comme une des religions acceptées, même s'il ne consentait pas à se confondre, comme l'avaient fait tant d'autres, venant de ce même Orient, dans les cultes de l'État, ne donnait pas encore le cachet à toute cette société, où les intellectuels durent rester fidèles à l'autre religion, si intimement liée à l'histoire de Rome, à toute sa poésie et à toute sa pensée. „Président et gardien“ de la loi de Jésus aussi, Constantin, qui, comme on l'a observé, adoptait plutôt la force documentée de l'Église victorieuse qu'un crédo religieux², put paraître en surveillant dans les synodes plutôt pour y imposer la „paix romaine“, dont l'Église elle-même avait besoin contre l'hérésie, mais il ne s'entoura pas, comme le feront les empereurs byzantins, des splendeurs de cette religion qui se montra en état de remplacer tout, cérémonies officielles, art et littérature. Il est vrai que, s'il ne se fit baptiser que sur son lit de mort, c'était la coutume pour ceux qui craignaient de profaner par de nouveaux péchés la purification³. On ne peut pas admettre que dès cette époque-là on se fût borné aux lectures recommandées par l'Église, que l'enseignement fût devenu aussitôt chrétien. Or, sans cela on ne peut pas avoir la définition élémentaire du byzantinisme.

Il fallut donc attendre, entre autres motifs, cette séparation de l'Occident dont il a été question ci-dessus et, pour comprendre combien il était difficile d'y arriver, un examen des vicissitudes de l'*Imperium* paraît nécessaire.

¹ Cf. Baynes, *Constantine the great and the christian church*, Mémoires de l'Académie de Londres, 1929-1931; Piganiol, *L'empereur Constantin-le-Grand*, Paris 1932; Martroye, *La répression de la magie et le culte des gentils au IV-e siècle*, extrait de la „Revue historique de droit français et étranger“, 4-e série, IX, pp. 669-70, et les comptes-rendus de M. H. Grégoire, dans le „Byzantion“, VII, p. 645 et suiv.

² Voy. la conférence, si pleine d'idées, de M. Hugo Koch, *Konstantinier Grosse und das Christentum*, Munich, 1913.

³ Surtout, p. 41: „Gesiegt hat im Westen wie im Osten nicht Nazareth, nicht Golgotha, sondern Rom, das Imperium Romanum“.